

Stéphane Toussaint,
La liberté d'esprit. Fonction et condition des intellectuels humanistes,
Paris, Les Belles Lettres, 2019.

Dans son introduction, placée sous l'égide d'une épigraphe empruntée au sociologue Alfred Weber : « Nous autres intellectuels, nous voulons la liberté d'esprit », Stéphane Toussaint définit les grands axes de *la tâche exploratoire* que s'est fixée son ouvrage : il ne s'agira pas d' « un beau livre supplémentaire sur l'humanisme » ; et de fait, comment ne pas remarquer que se multiplient les ouvrages et prises de position qui en appellent à l'humanisme, marqués souvent au sceau d'une « lénifiante et inoffensive rhétorique », dans le moment même où les langues, les concepts, les valeurs qui lui sont inhérents, ainsi que leur enseignement, sont plus menacés que jamais dans un monde où « la créativité spirituelle est désormais en butte aux conditionnements de la production et du marché » ? Il s'agira, à partir d'une définition lumineusement simple de la liberté d'esprit chère à l'humanisme renaissant : « Ceux qui savent sont libres » - c'est l'objet du chapitre 1 intitulé « Libre, intellectuel et humaniste » -, de raviver les notions d'une *humanitas* et d'une *libertas* « survivantes, car venues de très loin ».

L'essai de cet historien de la Renaissance, spécialiste entre autres de Marsile Ficin, se veut *magistralement* polémique. Il dresse le constat sévère d'une lente désagrégation du socle humaniste dont les intellectuels français du XX^e siècle se seront faits largement, étourdiment, les complices, sous la pression grandissante du modèle des sciences humaines. L'ouvrage précédent de Stéphane Toussaint, *Humanismes, Antihumanismes. De Ficin à Heidegger*¹, s'était d'ailleurs employé à marquer les étapes de l'entreprise de démolition du concept d'*humanitas*, depuis le XVIII^e siècle, avec comme point d'orgue une crise de l'humanisme et des humanités dont le présent essai situe l'acmé dans ce Paris du XX^e siècle qui allait devenir « la glorieuse capitale de l'anti-humanisme ». En témoignent quelques tonitruantes professions de foi, comme celle de Michel Foucault : « notre tâche est de nous affranchir définitivement de l'humanisme ».

La composition de l'ouvrage en deux parties, « Fonction des intellectuels humanistes » « Condition des intellectuels humanistes », permet, dans les 20 chapitres que forme l'ensemble, de prendre la mesure du chemin à

¹ 2008, Les Belles Lettres. Cet essai a fait l'objet d'une remarquable recension sous la plume de Myriam Jacquemier dans la revue *Studi Francesi*, 158, LIII- II, 2009.

parcourir si l'on veut renouer avec un humanisme savant et conquérant ; car il y a loin désormais de la liberté intellectuelle, critique, de l'autonomie historique et philosophique (plus que théologique) de l'humanisme renaissant, quelque discordant qu'il fût, dont Kant et les Lumières peuvent encore se revendiquer, au devenir actuel d'un humanisme décoloré, « verbeux et fantomatique », mollement asservi à un consensus académico-démocratique, oublieux du premier outillage conceptuel qui l'a forgé. Loin en particulier de sa vocation critique incarnée dans le *VOLUNTAS LIBERA IN HOMINE* de l'*Oratio de hominis dignitate* où Pic de La Mirandole célèbre le libre vouloir, slogan d'une résistance acharnée, héroïque même, puisqu'il y allait de leur vie, contre « l'autel souvent sanglant de l'autorité ».

On comprend alors l'urgence de lutter contre cette déroute d'un humanisme passé sous les fourches caudines de la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger, du structuralisme, « cette discipline moderne totalisante », de l'anthropologie, soit d'un humanisme qui prétend restituer « une humanité nue, délivrée de toute *eruditio* et de toute *paideia* ». Stéphane Toussaint reconnaît que « notre culte académique des Belles lettres » ait pu prêter le flanc à ces entreprises de déconstruction – on aurait souhaité d'ailleurs un arrêt plus ferme sur les méfaits d'une tradition aussi frileuse que stérilisée, dont Walter Benjamin avait bien vu qu'elle pouvait tourner à *la catastrophe* -, mais il entend surtout redonner son plein de sens au symbole de *libertas* et à l'*humanitas* qu'il porte en lui depuis le Quattrocento, et stigmatiser les méfaits d'une éducation dite néolibérale, compromise dans la marchandisation du savoir. Son souci, à travers le rappel d'extraits des œuvres de Marsile Ficin, de Pic de La Mirandole, d'Érasme, de Comenius, est de retracer la genèse d'une science très humaine, *scientia humanissima*, une science où l'*eruditio* - c'est toute l'heureuse complexité de cette *paideia* -, peut s'assimiler à une « sculpture de soi », image que Stéphane Toussaint emprunte à Plotin, qu'il retrouve dans l'*Oratio* de Pic, dans sa métaphore de l'homme *plastes et fictor sui*, « modelleur et créateur de lui-même » ; métaphore dont on retrouve enfin la trace dans le magnifique passage de la *Declamatio de pueris statim ac liberaliter instituendis*, où Érasme met justement à l'actif des *studia humanitatis* la faculté de l'homme à devenir pleinement homme : « *Homines non nascuntur, sed finguntur* ». Autrement dit : on ne naît pas *homme*, on le devient...

Le présent essai prend certes la mesure des difficultés pour l'humaniste contemporain de reprendre à son compte la revendication d'autonomie : « La parole doit dire la chose et l'autorité doit céder à la

vérification » ; mais en éclairant chapitre après chapitre les impasses, nœuds, mutations, pièges, dérives ou bifurcations sémantiques, comme celle entre *philanthropia* et *paideia* désavouée par l'humanisme renaissant, qui ont accompagné sinon produit la désagrégation du socle humaniste, il invite cet humaniste contemporain, par un retour aux sources vives de l'humanisme renaissant, à poursuivre le combat de la liberté d'esprit contre toutes les formes de régression scientifique. D'autant que, et ce n'est pas le moindre intérêt de cet essai qui plaide pour une « ré-intellectualisation de l'Europe », Stéphane Toussaint mobilise la pensée de quelques esprits phares de la modernité qui restent fécondées par les *studia humanitatis*, en autres les historiens d'art Aby Warburg et son continuateur Panofsky qui, dans le sillage aussi d'Henri-Irénée Marrou et d'Ernst Robert Curtius, plaident, avec le philosophe Michel de Certeau, pour une culture de la « réviviscence », seule à même de lutter contre « la pétrification de l'esprit dans l'instant actuel ». On saura gré à l'essayiste de présenter, outre des notes claires, sans érudition excessive, un appendice où il présente, dans le texte, quelques-uns justement de ces modernes, Alfred Weber, Erwin Panofsky, Edgar Wind, Eugenio Garin, Ezio Raimondi : ils font partie à ses yeux d'un « cosmos spirituel » qui fait librement converser, via « les ondes de la mémoire », l'intellectuel contemporain avec les auteurs anciens, dans un souci toujours plus urgent d'humanité.

Plus directement polémique et politique, la deuxième partie de l'ouvrage stigmatise précisément le mal qui gangrène désormais les lieux institutionnels du savoir, Écoles et Universités, sommés de sacrifier l'*otium*, le temps de la réflexion - ce qui nous vaut un bref et opportun éloge de l'*otium*, « définitivement absent de nos catégories de pensée » - au « régime managérial », qui insidieusement, avec parfois la complicité de ces « Troyens modernes » que sont les intellectuels eux-mêmes, fait prévaloir des critères comme celui de l'*employabilité* ou de la *production*. Le constat est dur - et cruellement actuel ! - de la misère sociale et économique des étudiants et chercheurs, de ces « générations du sacrifice » que menacent le chômage et « les déserts postdoctoraux ». Que pèsent les exigences d'un département des humanités face à un marché peu soucieux de reconnaître que les idées ne sont quand même pas des objets marchands comme les autres, mais tout à fait d'accord quand il s'agit de faire fructifier le patrimoine culturel ? Même sévérité quand il s'agit d'épingler les conséquences désastreuses sur la déontologie scientifique et « les bonnes mœurs académiques » de la mainmise progressive

des « processus sociétaux », ou d'un « hyper-moralisme sociologique » sur les exigences proprement conceptuelles et scientifiques : la science et le « sociétal » ne font pas toujours bon ménage, et le reproche d'*élitisme* régulièrement adressé aux défenseurs des humanités fait peu de cas de la réalité des faits ...

Le bilan de ce renoncement, revendiqué ou larvé, aux Lumières humanistes est sévère et légitime un lucide pessimisme. Après tout y a-t-il un avenir pour cet étrange spécimen *bifrons*, l'intellectuel humaniste, qui vit d'une double vie, dans le passé et dans le présent ? Mais rappelons au passage que c'est justement de ce fécond strabisme divergent que se flattait Chateaubriand, qui ne cesse de dialoguer avec l'Antiquité ; c'est cette capacité à s'installer sur les deux scènes, du passé et du présent, qui l'incite à lancer en direction de ses contemporains, avec une juste arrogance : « Je comprends ce qu'ils comprennent ; ils ne comprennent pas ce que je comprends » ... Stéphane Toussaint n'en garde pas moins la foi dans « le génie créatif » des jeunes intellectuels, cette « torche de Prométhée » : ils sont, dit-il, notre modernité. De fait, les « réserves millénaires » de la mémoire humaniste sont là ; réserves de sens, d'émotions, de débats ; elles sont disponibles pour peu que nous continuions à être attentifs à « la voix des livres », et que la bibliothèque humaniste, ressources vives d'une « assemblée d'êtres parlants », reste « le sol du chercheur ». Mais il ne fait pas de doute que pour l'auteur de *La liberté d'esprit*, dont l'humanisme conquérant n'a rien à voir, on l'aura compris, avec la frileuse défense d'un archaïsme lettré, l'heure est à la résistance, sans concessions.

Cecilia Suzzoni
Janvier 2020